

Débattre avec nos enfants...

ou comment faire dialoguer opinions et connaissances

Avec le temps, les souvenirs d'école s'estompent inexorablement. Subsistent néanmoins quelques traces de ce qui nous a vraiment marqués et qui, malgré le prisme déformant de notre nostalgie, nous renvoie probablement à des moments qui furent décisifs dans notre évolution. Il n'est donc pas inutile, quand on est parent, d'effectuer de temps en temps à un petit retour en arrière et de tenter de nous remémorer ce que fut notre scolarité. Pour mieux comprendre ce que vivent nos enfants. Et – pourquoi pas ? – pour en parler avec eux.

Pour ma part, le souvenir qui émerge d'abord est celui d'un conflit entre mon père et mon instituteur. Non que mon père ait jamais osé soupçonner mon instituteur de se comporter mal à mon égard : il était de la génération où, en dépit d'options idéologiques, d'origines sociales ou de sensibilités personnelles différentes, les parents considéraient les enseignants comme les représentants d'une « institution » incarnant un intérêt collectif qu'aucun intérêt individuel ne permettait de remettre en cause... Mais, pourtant, l'un et l'autre se sont trouvés, un jour, en opposition ou, plus exactement, je les ai mis moi-même en opposition.

Lors d'une leçon de géographie, mon instituteur nous avait parlé du découpage administratif du Finistère, alors en vigueur, en deux parties, le Nord et le Sud. Allez savoir pourquoi, cela m'avait frappé et j'avais, au repas familial du soir, rapporté ce fait à mes parents. Mon père m'avait regardé avec étonnement et affirmé : « Tu as dû mal comprendre ce qu'a dit le maître... Je n'ai jamais entendu parler de cela. C'est vraiment une ânerie ! » Piqué au vif, j'étais alors allé chercher le calendrier des Postes et avais montré à mon père, avec une vraie satisfaction, que mon instituteur avait raison et qu'il avait tort.

L'anecdote est dérisoire et, pourtant, je m'en souviens très précisément. Preuve, sans doute, qu'il s'est joué là un événement important pour l'enfant que j'étais alors : j'avais appris à l'école quelque chose qu'ignorait mon père, quelque chose qui contredisait l'opinion de mon père et, même, quelque chose dont j'avais pu prouver la véracité auprès de mon père. J'avais montré à mon père qu'il avait tort et que mon instituteur avait raison. Non parce qu'il était l'instituteur et qu'un instituteur a toujours raison, mais parce que ce qu'il m'avait dit était vérifié par ce qui faisait autorité à l'époque, le calendrier des Postes !

Bien plus tard, j'ai raconté cela à mon père qui, évidemment, n'en avait aucun souvenir. Je craignais qu'il en ait été humilié et je voulais lui dire que, si c'était le cas,

je le regrettais... mais, en réalité, je savourais encore, des années après, ma petite victoire sur lui. Et, avec le recul, je crois que j'avais bien raison ! J'avais raison, d'abord, parce qu'effectivement l'École (avec un E majuscule parce qu'il s'agit bien de « l'institution École » et non de mon école en particulier) est là pour enseigner à l'enfant des savoirs qui ne relèvent pas de telle ou telle idéologie, qui n'appartiennent pas à tel ou tel groupe particulier – fût-il « l'élite » –, mais qui sont, comme le disait le philosophe allemand Fichte¹, « partageables à l'infini », c'est-à-dire acceptables par tous les humains à qui l'on en montre clairement et rigoureusement la validité. J'avais raison, ensuite, parce que – et je m'en émerveille encore ! – j'avais été capable de sortir d'une opposition stérile « parole contre parole », et d'aller chercher une « preuve » plutôt que de me braquer ou de me lancer dans une dispute stérile. Et cela, je le devais, de toute évidence, à mon père et à mon instituteur, au fait que l'un et l'autre, chacun à leur manière sans doute, m'avaient transmis le goût pour la recherche et pour la démonstration, m'avaient permis de comprendre que le débat entre les humains n'est fécond que s'il se nourrit en permanence de la dialectique des opinions et des connaissances.

Car, il serait particulièrement naïf de croire que nos discussions ne mettent en jeu que des faits objectifs dont nous nous informerions réciproquement : il y a toujours, dans nos débats, des éléments qui relèvent de « convictions » personnelles ou collectives, qui renvoient à des expériences que nous avons vécues, à des goûts et à des préférences que nous nous sommes construits, à des valeurs auxquelles nous adhérons. Que nous parlions d'un film ou de politique, que nous discutions de la préparation d'un voyage ou d'un repas, nous sommes toujours porteurs d'une « vision » des choses qui n'est jamais strictement « objective ».

Mais, symétriquement, il serait éminemment dangereux de réduire les débats à des conflits d'opinions. Rien n'est pire, en effet, que l'affrontement de certitudes qui s'auto-justifient chacune, s'enferment dans une conception univoque de la vérité et finissent toujours, plus ou moins, par basculer dans la violence, psychologique quand ce n'est pas physique : au nom de ses certitudes, on finit par vouloir faire plier l'autre à sa volonté ou son pouvoir, quand ce n'est pas l'anéantir, symboliquement ou réellement.

Pour qu'un débat entre humains soit autre chose qu'un affrontement entre des faits ou des opinions, il faut donc que, non seulement il fasse dialoguer des individus entre eux, mais également qu'il fasse dialoguer, entre les individus et pour chacun d'eux, les opinions avec les connaissances, les connaissances avec les opinions. Il faut que chacun accepte d'assumer ses « *je crois...* » et de les confronter à ceux des autres... tout en introduisant ses « *je sais...* » et en prenant en compte ceux des autres, non comme des opinions supplémentaires mais comme des connaissances qu'on accepte de partager pour permettre la mise à l'épreuve des opinions. Bien sûr, il va falloir « prouver » que les connaissances sont des connaissances car c'est à cette condition qu'elles peuvent accréditer ou invalider une opinion ; c'est à cette condition qu'elles peuvent faire progresser la discussion et évoluer chacun de ses participants... Évidemment, parfois cette preuve est difficile à apporter : on n'a pas toujours un calendrier des Postes sous la main pour valider une assertion ! Mais ce qui est important ici, c'est la démarche : que chacun s'astreigne à s'inscrire dans la

¹ J.-B. Fichte, 1762-1814, professeur de philosophie à Iéna, disciple « dissident » de Kant, a formulé une « Doctrine de la science » qui s'efforce de définir les conditions d'accès à la vérité.

dialectique entre opinions et connaissances, qu'il fasse ainsi rebondir la discussion plutôt que de la figer en un « tableau de chasse » où le gagnant parade, comme parfois nos enfants ont besoin de le faire – et j'en sais quelque chose –, le fusil en bandoulière, le torse bombé et le pied sur la bête vaincue ! Et, sur ce plan, c'est à l'adulte, bien sûr, de donner l'exemple !

Aussi ne faut-il pas craindre les débats avec nos enfants sur quelque sujet qu'ils soient. Ils sont des moments précieux de formation pour eux... et pour nous ! Ils peuvent être parfois tendus. Nos enfants peuvent nous agacer tant nous sommes habitués à ce que nous autres adultes ayons systématiquement raison. Mais nous devons, à cette occasion-là, leur montrer que, si nous avons raison, ce n'est pas parce que nous sommes plus grands et que nos croyances sont supérieures aux leurs, mais parce que nous pouvons étayer nos convictions par des éléments que nous prendrons la peine de présenter, de décortiquer et de « valider » d'une manière ou d'une autre avec eux. Quitte à ce que, parfois, nous n'y parvenions pas et que le débat reste ouvert. Quitte même à ce que, parfois, nos enfants aillent chercher un quelconque calendrier des Postes – aujourd'hui évidemment numérisé ! – pour nous prouver qu'ils ont raison et que nous avons tort ! Mais, Internet, contrairement au vieux calendrier des Postes n'est pas vraiment « l'argument d'autorité » par excellence : nos moteurs de recherche classent les résultats aux questions que nous leur posons par ordre d'attractivité et non de vérité. C'est incontestablement un problème, mais c'est aussi – dès lors que nous en avons conscience et travaillons avec nos enfants sur cela – une sacrée occasion de formation du citoyen, en famille comme à l'École.

Alors, débattons, vérifions, cherchons ensemble non à dominer l'autre, mais à faire avancer la recherche de la précision, de la justesse et de la vérité. Cela n'interdit pas d'avoir des opinions, de militer pour ses convictions, mais cela permet d'éviter qu'elles dressent des barrières entre nous et se figent en certitudes génératrices de conflits sans fin et de violences familiales ou sociales. Question d'éducation. Question de démocratie aussi.

Philippe Meirieu